

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marc DONNET

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 43-47

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

... Parfums des narcisses blancs, parfums des jonquilles d'or et des cerisiers en fleurs qui s'envolent sur l'aile du vent dans la clarté de cette nuit, et le chant lointain comme le ciel, de l'exaltation, de cette nuit bonne et tiède et odorante et claire : cette nuit qui fut le dernier rêve blond errant autour de la couche pénombrale ; puis tout d'un coup le réveil avec cette idée : « on rentre ».

Nous sommes rentrés, mes amis et amies, et nous avons retrouvé nos bons professeurs bien remis de leur fatigue. Et nous avons trouvé aussi le printemps ici.

La cour des Chanoines avec son haut peuplier où maintenant la brise chante son petit air précipité et avec la brise le jet d'eau qui fait sa révérence de gouttelettes, et les tilleuls qui sentent moins bon qu'à Rome bien sûr : mais qui laissent descendre un jour tamisé et frais : ces Messieurs les Chanoines ne sont pas insensibles à tant de charmes et au crépuscule il y en a toujours qui y viennent dire leur bréviaire.

Il y a aussi le coteau de Lavey où une armée de verdure grimpe à l'assaut du mont et où le soleil couchant jette tant de poésie et de bonne lumière que c'en est une gâté.

Et puis les « Angélus » qui versent à l'âme, au petit jour et au crépuscule, avec leur air de tendre maman, un brin de mélancolie et aussi de la douceur. Et quand les hirondelles font la chaîne autour du clocher et que les colombes décrivent leur courbe gracieuse, une ivresse floue nous prend le cœur et nous vogueons...

« Muse, tu me chatouilles l'oreille. Pas trop près, je t'en prie, on pourrait t'entendre ; du reste les attendrissements sont de trop, redevenons insensibles et pleins de domination. »

Nous eûmes le charme de ne pas nous trouver seuls à la caserne ; une compagnie de joyeux soldats cantonnait dans la salle de gymnastique, et, le soir par les lucarnes du dortoir, nous entendions mainte sérénade « Fuyez, douce image... » Et plongé dans la rêverie...

Vraiment, je ne sais quel dieu me possède et me détourne sans cesse de mon sujet. La troupe logea donc au Collège et nous dûmes bon gré mal gré lui céder à certaines heures un morceau de la grande allée. Les amateurs de

ballon rechignaient bien un peu, non qu'ils n'aiment pas nos « pioupious » ou que l'enthousiasme leur manque pour la « chose militaire » ; mais c'est si ennuyeux d'être dérangé dans ses habitudes, même par ses amis ! On dit, ou plutôt on prétend avoir entendu dire que M. le Surveillant des Grands eut plusieurs fois les larmes aux yeux à voir traîner des sabres ou entendre les roulements rapides et secs des « garde-à-vous » et des « portez armes ». Que voulez-vous, le souvenir ! le passé !

Cependant le bruit des armes ne trouble pas Messieurs les Physiciens qui, tête lourde et bras chargés de cahiers, décharnés ont repris comme leurs devanciers, leurs graves déambulations à la grande-Allée. Il paraît que la largeur de l'horizon et la solitude imperturbable sont particulièrement favorables à la conquête d'un diplôme.

C'est étonnant combien ces grands Messieurs deviennent sages et réfléchis et pieux à l'approche du grand « péril ». Ils n'osent presque plus rire, « bûchent » sans répit, montent tous les dimanches à la chapelle du Scex. Ils ont du reste parfaitement raison d'implorer le secours de Celle qui est le « Trône de la Sagesse ». Et nous aussi, en bons camarades, quelque peu intéressés, il est vrai à ce que l'on nous rende plus tard le même service — nous demandons durant les exercices du mois de Marie, un peu de lumière et beaucoup de courage pour ces pauvres Physiciens. Et dire qu'ils ne s'en doutent même pas ! Heureusement que nous n'attendons pas d'eux notre récompense. C'est d'ailleurs si doux de prier ainsi le soir, dans la vieille église abbatiale aux nefs sombres, devant ce trône décoré avec goût et d'où la Vierge d'or étend ses mains comme si elle voulait déverser sur nous les grâces dont elles sont pleines.

Le dimanche, 8 mai, c'était grande fête à l'Abbaye pour la Première Messe solennelle de M. le Chanoine Léon-Marie Dupont-Lachenal, de Genève. Le nouveau prêtre, assisté de son Père-Maître et de deux jeunes Chanoines, ordonnés en même temps que lui, MM. Martin Henry et Bernard Boin, offrit avec émotion ce Saint-Sacrifice, par lequel il prenait officiellement place, devant l'assemblée des fidèles, au rang des prêtres de l'Eglise. Dans les stalles assistaient auprès de S. G. Monseigneur Mariétan et de MM. les Chanoines, Mgr Petite, R^{me} Vicaire général

de Genève, M. l'Archiprêtre Vuachet de Carouge et M. l'abbé Laich, Curé de St-François à Genève.

En un magnifique sermon, M. l'Abbé J. Lachenal, Rév. Curé de Corsier, traçant le portrait du vrai prêtre, nous montra qu'il avait à faire une œuvre de lumière, une œuvre d'amour, une œuvre de miséricorde. Ce discours d'une éloquence, d'une forme très châtiée et, tout à la fois si plein de la charité du Christ, nous a laissé une profonde impression.

Par une délicate attention, la famille du primiciant avait voulu que nous eussions aussi notre part de la fête. Et voilà pourquoi nous eûmes la surprise d'un petit « extra », ajouté par les Sœurs cuisinières au menu de midi.

Puisque je suis sur le chapitre des fêtes, je n'aurai garde d'oublier la « **Vallensis** », qui le jeudi 12 mai nous réunit, à Brigue, à nos camarades de la « **Rhodania** » et de la « **Brigensis** ». Notre secrétaire vous donnant par ailleurs un compte-rendu complet de cette réunion, je ne vous en dirai pas davantage, sinon que par un heureux concours de circonstances, la répétition générale du théâtre, qui aurait dû tomber en ce même jour, fut avancée, ce qui nous valut un congé le mardi précédent.

« La merveilleuse histoire du jeune Bernard de Menton », par Henri Ghéon ne nous était pas inconnue, puisque son auteur nous en avait donné lecture, il y a quelques années déjà. Nous avons été cependant très remués par les sentiments si nobles et si profondément surnaturels auxquels les acteurs nous ont fait communier avec tant d'entrain et de vraie simplicité. Je ne leur dirai pas, à ces acteurs, qu'ils étaient « plus forts que la Comédie Française », comme ne seraient pas loin parfois de l'affirmer des critiques trop intéressés et qui n'ont pas le sens de la mesure. Je leur dirai simplement qu'ils ont joué de toute leur âme, et qu'ils ont touché les plus difficiles, par la sincérité et la vérité avec laquelle ils sont, du premier au dernier entrés dans leur rôle. Je recommande vivement à ceux de mes lecteurs qui ne l'ont point encore fait de venir au théâtre de Saint-Maurice, les dimanches 22 et 29 mai applaudir ce beau mystère et encourager un très louable effort d'art.

Il me reste à conclure et pour ce faire, je vous conterai une de ces petites histoires qui ont, je le sais, l'heur d'amuser nos lecteurs.

L'après-dîner déclinait et l'on approchait de cette heure, où l'on commence à se saluer d'un « bonsoir » timide. On sonne au porche de l'Abbaye.

— Monsieur ?

— Je suis étudiant es-sciences ; je prépare une thèse sur les pigeons ; pourrais-je visiter le pigeonnier de l'Abbaye ?

— Le pigeonnier de l'Abbaye ? c'est la première fois que l'on me fait pareille demande. Veuillez vous asseoir un instant pendant que j'irai chercher le chanoine chargé du soin des pigeons.

Et le portier referme sur lui la porte intérieure.

— Ce n'est pas le tout. Je vais à la recherche du chanoine « pigeonnier ». Mais qui est-ce ? Et le bon frère d'interroger successivement tous ceux qu'il rencontre.

— Est-ce vous qui êtes chargé des pigeons ?

— Non.

— Alors vous saurez sans doute me dire quel est le titulaire de cette fonction que j'ignorais ? — Non. Enfin après bien des démarches infructueuses il obtint cette réponse :

— Autrefois c'était un poste envié, mais son titulaire démissionna il y a quelques années, n'osant plus s'aventurer sur une échelle — et il en faut une pour monter au pigeonnier — depuis que, trahi par une de ces machines, il fit une culbute effroyable qui coûta la vie à ... une pendule. J'ignore si on lui a donné un successeur.

Après avoir parcouru la maison de la cave au grenier, consulté jusqu'au dernier marmiton, sans recevoir de réponse sérieuse, le portier échoua enfin chez M. l'Econome.

— Vous désirez ?

— Un renseignement. S'il s'agissait de faire visiter le trésor, je saurais à qui m'adresser, mais malheureusement ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je cherche le chanoine « pigeonnier » ?

— Mais, c'est moi. Et pourquoi le cherchez-vous ?

— Enfin !!

Et le frère satisfait, esquisse déjà le sourire qu'il fera à son visiteur lorsqu'il l'invitera à le suivre vers la tour du Martolet.

Il y a, à la porte, un Anglais qui demande à faire une enquête dans le pigeonnier de l'Abbaye.

— C'est bien ! Répondez-lui que je suis bien fâché, mais qu'on n'a point d'échelle pour y grimper !

Quand le portier revint, tout triste, porter sa réponse, l'Anglais était parti.

Et c'est ainsi que, faute d'une échelle, la science ne connaît jamais les mœurs caractéristiques des pigeons agaunois.

Marc DONNET, Rhét.